
M A N U S C R I T

LA MOISSON

d'Anna Wakulik

**traduit du polonais par
Sarah Cillaire et Monika Próchniewicz**

cote : POL22D1283

**année d'écriture de la pièce : 2012
année de traduction de la pièce : 2021**



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».**

PERSONNAGES

MARYSIA (diminutif de Maria), 25 ans

JAN, 50 ans

PIOTR, 25 ans

Un village. 15 août 2010, fête de l'Assomption. Il fait chaud.

Prologue

MARYSIA. - J'ai quatre ans. Un copain est arrivé dans notre village (*elle indique Piotr*). Ce copain s'appelle Piotr.

PIOTR. - J'ai quatre ans. J'aime pas les filles. Aujourd'hui, on a pris le train avec papa et maman pendant deux heures. Bye bye Varsovie, on revient bientôt, papa doit juste rendre visite à son papa !

MARYSIA. - Il est bizarre, ce garçon. Il a un tamagotchi. Un vrai. Et des baskets qui brillent quand il marche. C'est la chose la plus cool que j'aie jamais vue. Salut Piotr.

JAN. - Piotr, ne sois pas timide.

PIOTR. - Salut, Marysia.

MARYSIA. - On joue ensemble ?

PIOTR. - Au docteur ?

MARYSIA. - Et on joue comment ?

PIOTR. - D'abord, tu dois m'embrasser.

MARYSIA. - Beurk.

PIOTR. - Je me suis brossé les dents.

MARYSIA. - Mais tu as de la salive dans la bouche.

PIOTR. - Tant pis. Je vais me trouver une autre copine. Salut.

MARYSIA. - Attends. Bon, d'accord.

Ils s'embrassent maladroitement.

JAN. - Mais qu'est-ce que vous faites ? C'est quoi, ces façons ? Fini de jouer ! Piotr, mamie t'appelle !

PIOTR. - J'irai pas ! Elle va de nouveau me faire réciter ce truc stupide... Elle est moche et stupide. Marysia, toi tu es jolie, fais-moi réciter.

MARYSIA. - Qui es-tu ?

Piotr n'arrive pas à trouver.

MARYSIA. - Un petit Polonais. Quel est ton emblème ?

Piotr n'arrive toujours pas à trouver.

MARYSIA. - Un aigle blanc. Où habites-tu ?

PIOTR. - À Varsovie ! Mais pas toi, c'est dommage...

MARYSIA. - *(avec pédagogie)* Parmi les miens. Dans quel pays ? En terre polonaise. Quelle est cette terre ? Ma patrie. Conquise comment ?

PIOTR. - *(il a trouvé, avec joie)* Par le sang et les larmes.

MARYSIA. - L'aimes-tu ?

Piotr a de nouveau oublié.

MARYSIA. - De tout mon cœur. Et en quoi est-ce que tu crois ?

PIOTR. - Je crois en la Pologne ?

MARYSIA. - Qu'es-tu pour elle ?

PIOTR. - Son enfant dévoué.

MARYSIA. - Qu'es-tu prêt à lui sacrifier ? *(pause)* Ma vie !

JAN. - J'ai trente-trois ans. L'âge du Christ. Ma vie n'a jamais été aussi bien, et sera encore mieux.

MARYSIA. - J'ai huit ans. Maman dit qu'à partir d'aujourd'hui, on ne pourra plus tuer les enfants dans le ventre de leur maman. C'est un péché et il sera enfin interdit. Je dis que moi jamais au grand jamais je ne ferai ça.

Piotr prend une pose de macho. Marysia le regarde avec approbation.

PIOTR. - J'ai douze ans. Aujourd'hui j'ai fumé une cigarette. Papa n'a rien senti.

JAN. - Mon fils a fumé une cigarette aujourd'hui, caché derrière un étendoir dans la cour. Il croit que je ne l'ai pas vu. J'ai trente-sept ans, je suis professionnel, aucun signe distinctif.

MARYSIA. - J'ai douze ans. Notre chien, Szarik, est mort aujourd'hui. J'ai pleuré trois heures avant de m'endormir. Ma vie n'a pas de sens.

PIOTR. - Aujourd'hui, j'ai vu papa pleurer pour la première fois, aux WC. Je ne sais pas pourquoi.

JAN. - Des complications, il n'y en a eu qu'une seule fois. La patiente est morte, une amie de ma femme. J'ai noté dans son dossier : « Fausse couche spontanée, hémorragie. ». Ce n'est pas vrai que j'ai pleuré, je sais prendre sur moi. Je me suis seulement pissé dessus de peur, même si j'étais sûr qu'il n'y aurait pas d'enquête.-Personne ne vérifie, personne ne porte plainte. Ils l'ont mise dans un sac et emportée. J'ai désinfecté le cabinet pendant six heures, tout, avec des cotons-tiges, une brosse à dents. Ce soir-là, ma femme a fait ses valises.

MARYSIA. - J'ai quinze ans et je suis une enfant.

PIOTR. - J'ai dix-sept ans. Mon père veut que je devienne avocat. Mais moi, je veux être réalisateur.

MARYSIA. - J'ai dix-sept ans et je suis une femme. Ça ne fait plus aucun doute.

JAN. - J'ai quarante-deux ans. Je devrais être en pleine crise de la quarantaine. Une belle voiture, une copine plus jeune. Je n'ai pas de voiture. Pas de copine non plus. C'est pour les idiots, ça.

MARYSIA. - (*à Jan*) Comme disait Platon... ou bien Nietzsche... ou je ne sais plus qui : on ne sait jamais de quoi demain sera fait.

TOUS. - J'ai vingt-cinq ans / vingt-cinq ans / cinquante ans. Je retourne au village de Niepokalanow pour la journée.

JAN. - C'est moi qui l'ai proposé. J'aime les excursions familiales, c'est sympa.

MARYSIA. - Si tu veux y aller, vas-y. J'ai trop de boulot.

JAN. - Tu ne viendras pas avec moi ?

MARYSIA. - J'arrive de Varsovie. Avec mon... chef.

JAN. - J'arrive de Varsovie. Avec mon... assistante.

MARYSIA. - J'ai oublié quelque chose. (*à part, elle sort des cachets de sa poche, les soulève, leur parle*). Cachet, toi qui crées une apocalypse dans le ventre des gens — je t'emporte avec moi, je te vole dans son cabinet comme on vole une barre de chocolat. Fasse le ciel que je n'aie

pas à te prendre. Ne me soumets pas à la tentation. Que je t'aie sur moi comme les policiers ont un pistolet à la ceinture, et les femmes un crayon de khôl dans leur sac à main — au cas où. Cachet, fais en sorte que je n'aie pas besoin de toi. Quand minuit sonnera, fasse que je te jette et ne te regarde plus jamais, heureuse, sûre que tout ira bien et que ce qui devait arriver est arrivé et que c'était la meilleure chose qui pouvait arriver. La cloche sonne midi.

PIOTR ET JAN. - « Un grand signe apparut dans le ciel : une femme, vêtue de soleil, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Alors un autre signe apparut dans le ciel : C'était un grand dragon rouge feu. Il avait sept têtes et dix cornes et, sur ses têtes, sept diadèmes. Sa queue, qui balayait le tiers des étoiles du ciel, les précipita sur la terre. Le dragon se posta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer l'enfant dès sa naissance. »

1.

15 août 2010. Au village.

JAN. - (*tient à la main des cartes de Taboo*) Toi.

MARYSIA. - Une femme. Une fille.

JAN. - Pas si grand.

MARYSIA. - Une petite fille.

JAN. - Plus généralement. Ce qu'est Piotr pour moi.

MARYSIA. - Un enfant.

JAN. - (*content, il prend une autre carte*) Il coule.

MARYSIA. - Le temps.

JAN. - Physiquement.

MARYSIA. – Un fleuve.

JAN. - En toi.

MARYSIA. - Le sang.

JAN. - (*content qu'elle ait deviné*) L'homme l'invente et puis s'imagine que c'est lui qui l'a créé.

MARYSIA. - Je ne sais pas.

JAN. - Si tu sais.

MARYSIA. - Je ne sais pas.

JAN. - C'est la dernière.

MARYSIA. - Je ne sais pas.

JAN. - Devine et on arrête.

MARYSIA. - Dieu. Tu crois que ça lui fera plaisir ? Un Taboo pour ses vingt-cinq ans ?

JAN. - Ce jeu est génial, le meilleur, ça stimule les neurones.

MARYSIA. - (*à l'entrée de l'église*) Viens.

JAN. - Non.

MARYSIA. - Serre les dents et viens. Une seule fois. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Ils entrent ensemble dans l'église.

MARYSIA. - (*se signe*) Au beau milieu de l'été. Au beau milieu de l'été se réfugier dans la fraîcheur d'une église. J'ai toujours aimé ça. Jan commence à manger une pomme.

MARYSIA. - Tu n'as pas le droit de manger ici !

JAN. - Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur ; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui rend l'homme impur.

MARYSIA. - Tu as vu ces bouquets ? Ils sont beaux. C'est peut-être maman qui les a faits ? Ce n'est pas elle par hasard qui avait fait les fleurs à ton mariage ? Je lui demanderai la prochaine fois qu'elle appellera.

JAN. - Je suis allergique à l'encens et j'ai mal à la gorge, il fait froid ici, je sors au marché chercher une bricole, je vais acheter un truc, un souvenir, et regarder les gens passer. Ici, c'est comme si le temps s'était figé il y a des millénaires. Comme s'ils n'avaient pas l'électricité et priaient pour la pluie.

MARYSIA. - Tout le monde va commencer à se prosterner devant monsieur le docteur. Si tu aimes ça. Tu m'achètes quelque chose de sucré ?

JAN. - Avec ton mal de dents ? Tu vas pleurer. Ben quoi, arrête de me regarder avec ces petits yeux de chien enragé. Ça sera la même chose que la dernière fois avec le chocolat : « Ça fait mal comme d'ici jusqu'en Bolivie, plus seize coups de marteau dans la mâchoire, plus quarante passages de train de marchandise ».

MARYSIA. - Si tu étais dentiste, tout serait plus facile.

JAN. - Aujourd'hui, ne parlons pas de travail. Au travail, je suis *professional*. Je suis Doctor House. Mais ici, je suis en civil.

MARYSIA. - Tu peux partir, Thomas l'incrédule, je vais me confesser.

JAN. - Et qu'est-ce que tu as à confesser ?

MARYSIA. - Toi. Tu devrais le faire, toi aussi.

JAN. - Pas la peine. Celui d'en haut a déjà barré mon nom. J'étais dans la queue à attendre mon talent de chirurgien, mais il y a eu un embouteillage, et je n'ai pas eu le temps d'aller chercher mon sens moral. *I'm a bad guy.*

MARYSIA. - Ce n'est pas vrai. Tu es l'homme le plus sensible que je connaisse.

JAN. - C'est ça. Et à quel endroit ?

MARYSIA. - Ici. (*elle montre sa poitrine*) Aujourd'hui j'ai vu comment tu regardais le renard sur la route.

JAN. - Le renard ?

MARYSIA. - Tout se déversait de son petit ventre et je t'ai vu pleurer.

JAN. - Ce n'est pas vrai.

MARYSIA. - Une grosse larme. Elle est tombée sur le volant. Je vais me confesser.

JAN. - Il n'y a pas de prêtre.

MARYSIA. - On peut se confesser tout seul. Cette nuit, j'ai vu en rêve des petits chatons, abandonnés et tout mouillés. Et une fleur jaune avait poussé de mon ventre et explosé.

JAN. - Tu manques de magnésium. Et de vitamines. Moi, j'ai rêvé que je devais payer pour te toucher. (comme à un enfant) Dans les rêves c'est comme si tu hachais ta journée. La journée, c'est de la viande, le rêve c'est une boulette de viande hachée. Si tu vois ce que je veux dire. C'est la journée, tout le temps. La nuit, tu as un puzzle de ta journée dans la tête. Et pile à ce moment précis, je te laisse dans ton sombre monde moyenâgeux et sors là où il fait très chaud. Que le père, le fils et le saint esprit soient avec toi. Je vais t'acheter de la barbe à papa pour un zloty.

2.

15 août 2010. Au village. Dans l'église.

MARYSIA. - Je suis enceinte et je crie, dans le travail et les douleurs de l'enfantement : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je ne me suis pas confessée depuis sept ans, j'ai accompli ma pénitence, j'ai offensé le Seigneur par les péchés suivants. J'ai alors dix-sept ans. Le beurre fond sous l'effet de la chaleur. Il se liquéfie sur le couteau avant même que j'aie pu l'étaler sur le pain. Des enfants, il y en a partout. Baskets pleines de transpiration. Regards languissants comme à quinze ans. Cigales. Celles qui ont survécu. Les moustiques m'ont déjà mangé la moitié du corps. Sur ma peau brûlée par le soleil, on peut distinguer des taches rouges. C'est ma dernière colonie de vacances. Le septième jour. Le septième jour, Dieu en a eu marre et s'est assis de fatigue. L'église rejette la chaleur accumulée durant la journée. Un filet de sueur descend le long de ma colonne vertébrale. J'ai mis un pantalon ample, presque militaire. Ma tong colle sous le bitume fondu. Sa sueur à lui coule sous sa soutane. « Tu es très intéressante et plus mature que ton âge ». C'est la première fois que quelqu'un me dit ça, et je sens d'un coup mes seins et mes boucles d'oreille pousser, et mes talons, et mes ongles vernis. Je le suis exprès. Je lui laisse des petits mots. Je peins un cœur sur sa porte. Je lève la main quand il interroge pendant le cours. « Comment s'appelait la pécheresse ? ». J'apprends toutes les prières par cœur. La nuit, je lis la Bible pour pouvoir sortir au matin une nouvelle citation. Son nez. Une courbe. Il le remue comme mon chat quand il dort. Il porte la même armure noire depuis une semaine. Est-ce qu'il en a plusieurs pour pouvoir se changer ? Est-ce qu'il les lave le soir ? Est-ce qu'il ne transpire pas ? « Si tu as des doutes, va-t'en. Si tu n'en as pas — n'aie pas peur. » Il n'était pas saoul. Un seul verre de vin. Lui et moi. Je le voulais. L'amour, ce n'est pas ce que tu sens, mais ce que tu décides — a dit notre Pape polonais. J'ai décidé. Le chemisier déchiré — je l'ai porté avec fierté tout un mois. Le bleu sur l'avant-bras — je l'ai embrassé jusqu'à ce qu'il disparaisse. Premier sang. Première peur. Première prise de conscience : tu vas faire quelque chose et il n'y a pas de retour en arrière. Je ne me souviens pas des autres péchés. Il fait très chaud. Très chaud. Très chaud.

3.

Octobre 2003. Varsovie. Le cabinet de Jan.

JAN. - Il fait très chaud aujourd'hui, non ?

MARYSIA. - A dit Jan quand je l'ai rencontré à Varsovie il y a sept ans. C'était un été particulièrement caniculaire.

JAN. - C'était déjà presque l'hiver, à vrai dire.

MARYSIA. - Début de l'automne. Je n'ai jamais vu un cabinet aussi classe. Chez nous, au village, du plâtre qui s'effrite alors qu'ici — du verre, du plastique.

JAN. - J'étais surpris quand je l'ai vue.

MARYSIA. – Est-ce que vous accepteriez de m'aider ? Je n'ai pas honte, je ne le reverrai probablement plus jamais de ma vie.

JAN. - Vous aider ?

MARYSIA. - C'est ce que j'ai demandé. J'étais mal à l'aise. Vous êtes la seule personne que je connaisse ici. J'ai deux bras, deux jambes et une valise. C'est tout.

JAN. – La dernière fois que je t'ai vue, tu ne faisais pas plus d'un mètre vingt.

MARYSIA. - Et vous n'aviez pas encore de cheveux blancs, docteur, et vous aviez une plaque d'immatriculation de Varsovie, tout le monde vous enviait.

JAN. - Quel mois ?

MARYSIA. - Deuxième. Et demi. En fait, c'est déjà le troisième. Je n'ai pas d'argent. Rien. Zéro.

JAN. - Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

MARYSIA. - À mille milliards pour cent.

JAN. - Et le père ? Qui est le père ?

MARYSIA. - Le Saint Esprit.

JAN. - Comment va ta maman ?

MARYSIA. - Comme ma maman. Elle dit que je devrais aller travailler, et que la capitale offre tellement d'opportunités, oh, tout plein ! Alors qu'ici il n'y a pas de travail pour les gens qui ont